

« Aria da capo », une ode musicale à la jeunesse

Le spectacle de Séverine Chavrier est porté par quatre adolescents pleins de fougue

MUSIQUE

La fameuse phrase de basson qui ouvre *Le Sacre du printemps*, de Stravinsky, quelques bribes du *Concerto pour violon*, de Tchaïkovski : sur scène, quatre musiciens, le visage recouvert d'un masque de vieillard, claqueront bientôt leurs chaises pliantes, chassés par les barrissements du trombone. Le ton est donné. De cet exercice de l'ambivalence, entre foi brûlante et désir de destruction, Séverine Chavrier a tiré *Aria da capo*, qui met en images, en émotions et en polyphonie de manière organique, la vie de quatre adolescents promis à la musique, comme à un sacerdoce.

Guilain, Adèle, Areski et Victor sont tromboniste, chanteuse et pianiste, violoniste et bassoniste. Ils sont beaux. La même fureur de vivre habite ces jeunes âmes, dont les corps s'émeuvent d'un éveil sexuel aux pulsions plus ou moins crues. Leur répond en filigrane la sérénade séductrice et prédatrice du *Don Giovanni*, de Mozart (« *Deh, vieni alla finestra* »).

Créé dans le cadre du festival Musica au Théâtre national de Strasbourg, en septembre 2020, le spectacle, conçu par la directrice du CDN Orléans/Centre-Val de Loire, était, cet automne, à Cergy-Pontoise (Val-d'Oise) et au Théâtre de l'Athénée, à Paris, avant de terminer l'année au Théâtre Roger-Barat d'Herblay-sur-Seine (Val-d'Oise).

Trois écrans, deux à cour et à jardin, un plus grand placé au fronton de la scène, rythment l'espace, lui-même scindé en deux cages transparentes, que prolongent les quelques chaises vides d'un orchestre fantôme, en fond de plateau. C'est dans ces espaces clos, debout, assis, le plus souvent couchés à même le sol, que les quatre

artistes en herbe (qui en fument aussi) vont se livrer à une partition de simulacres.

« *La musique, le sport, les nanas, il y a beaucoup de points communs* », lâche l'un d'eux. Tous sont habités par cette rage de vivre qui fait exploser en vol des ballons bourrés de confettis et détruit les pianos à coups de barre de fer. La musique fait partie intégrante du travail de Séverine Chavrier, elle-même musicienne venue au théâtre. Standards classiques – dont certains, signifiants, tels les *Variations Enigma*, d'Elgar (une musique qui fait mal), Mozart (à qui sera envoyée une lettre), Mahler (la « Marche funèbre » de la *Symphonie n° 1* sur la comptine *Frère Jacques*, qui mêle la mort à l'enfance) –, mais aussi jazz (blues), chanson yiddish et musique électronique composent un kaléidoscope que contrepointent images d'archives musicales et filmage en direct des protagonistes à l'aide de caméras ou de smartphones.

Peur de mourir trop vite

De ces petits d'homme en passe de le devenir fusent des jugements aussi amusants que péremptoires : la *Turangalila-Symphonie*, de Messiaen ? « *Une petite clope* ». Les quatuors de Beethoven ? « *C'est pour les quadras : le degré de résignation...!* » La musique les exalte et les contraint, leur brûle l'âme et les doigts, distille la peur de mourir trop vite en embrassant une profession centrée sur un patrimoine séculaire dans un monde trop vieux.

Alors, il faut boire, fumer, baiser, jouer et surjouer, et, plus que tout, parler jusqu'à plus soif. Ce qu'ils font sans pudeur ni retenue – et peut-être est-ce là le seul écueil du spectacle, parfois un peu bavard et complaisant. Reste une passionnante plongée dans les méandres du cœur humain, dont le théâtre d'apprentissage de Séverine Chavrier a su rendre la force et la grâce dans une captivante mise en œuvre tour à tour drôle, émouvante, passionnelle, et ce qu'il faut de dérangeant. ■

MARIE-AUDE ROUX

Aria da capo, de Séverine Chavrier. Le 10 décembre à 20 h 30 au Théâtre Roger-Barat, à Herblay-sur-Seine (Val-d'Oise).

La même fureur de vivre habite ces jeunes âmes, dont les corps s'émeuvent d'un éveil sexuel aux pulsions plus ou moins crues